

qu'en Flandre-Occidentale, fief de son président Geert Bourgeois.

Avec des résultats aussi clairs et, du reste, parfaitement similaires de part et d'autre de la frontière linguistique, il allait de soi que la formation d'un nouveau gouvernement reviendrait aux libéraux et aux sociaux-démocrates. Ensemble, les rouges et les bleus disposent à la Chambre d'une confortable majorité de 97 sièges sur 150. La tâche du formateur - à nouveau confiée à l'ex-Premier ministre Guy Verhofstadt- n'a pas pour autant été des plus simples. Le pouvoir en Belgique, comme dans les pays voisins, est forcé de prendre en compte une morosité économique tenace, réduisant quasi à néant les marges de manœuvre budgétaires.

En pareilles circonstances, le vieux tabou d'une Belgique confrontée à une dette publique colossale, c'est-à-dire le déficit budgétaire, aussi limité qu'il soit, redevient inévitable. De fait, au terme de cinquante jours de harassantes négociations, cette option est apparue comme le seul moyen pour les rouges et les bleus d'aboutir à un compromis permettant de relancer les entreprises et l'économie par le biais d'incitants financiers tout en sauvegardant la sécurité sociale et en renforçant les services publics. Les mesures les plus marquantes qui se dégagent du récent accord de gouvernement sont une nouvelle baisse de la fiscalité pour les entreprises, une augmentation continue du budget des soins de santé et la promesse que, d'ici à fin 2005, le gouvernement reprendra la lourde dette de la Société nationale des chemins de fer belges, dont les chiffres sont alarmants.

Cependant, les premiers jours du gouvernement «violet» ont surtout été consacrés à un certain nombre de dossiers hérités de la législature précédente, telle la loi de compétence universelle en matière de génocide, dont l'affaiblissement, sous la pression des États-Unis, n'a pas tardé à mettre le gouvernement en difficulté. La principale cible des critiques a été Louis Michel, qui n'en conserve pas moins son

portefeuille des Affaires étrangères. En plus de lui-même et de M. Verhofstadt, les autres figures de proue du gouvernement sortant restent en place. Le nouveau venu le plus notoire est sans aucun doute le libéral flamand Patrick Dewael, promu ministre de l'Intérieur. La fonction de ministre-président du gouvernement flamand qu'il exerçait jusqu'aux récentes élections est désormais confiée à un jeune membre de son parti, Bart Somers.

Les défis ne manquent pas pour la nouvelle équipe gouvernementale, car l'année 2004 constituera une nouvelle échéance électorale avec les scrutins régionaux et le renouvellement du parlement européen.

Bart Eeckhout
(Tr. J.-M. Jacquet)

RELIGION

Le brisement de cœur: André Louf

André Louf est considéré comme un des maîtres de la mystagogie chrétienne. Dans *A la grâce de Dieu*, le fruit d'entretiens avec le journaliste Stéphane Delberghe, il évoque d'emblée sa jeunesse flamande. André Louf est né à Louvain en 1929, de parents provenant de la région du *Westhoek*, proche de la frontière française, et passe sa jeunesse écolière à Bruges. Hésitant entre la prêtrise et la vie contemplative, il visite, par simple curiosité, durant les vacances de Pentecôte de 1945, l'abbaye trappiste du mont des Cats (Flandre française, entre Dunkerque et Lille). Grâce à une pluie «providentielle» qui met en fuite les douaniers ayant fermé hermétiquement la frontière entre la Belgique et la France, il arrive à l'abbaye, où, nonobstant ses difficultés à s'exprimer en français, il est bien reçu et est invité à assister aux complies. Alors qu'il écoute le chant du *Salve Regina* qui clôture ce service de prière, André Louf reçoit ce qu'il nomme son «coup de foudre»: «A la fin de cet office, j'étais convaincu que c'était là, dans cette abbaye, que Dieu m'attendait» (p. 18). Il rentrera dans cette même abbaye à l'âge de 22 ans, en 1951, bravant les remarques de quelques membres de sa famille qui lui inculquent qu'il y a «assez de

monastères trappistes en Flandre». Après ses études à l'Université grégorienne et à l'Institut biblique de Rome, il sera élu abbé du mont des Cats, en dépit de son jeune âge (il est âgé de 33 ans), et même si, aux yeux de certains de ses supérieurs, il avait fait preuve de trop de zèle en voulant remettre en question le statut des convers. L'intitulé de son travail de séminaire pour la Grégorienne, «la concélébration» (visant à étudier la possibilité d'envisager la concélébration de plusieurs prêtres en un seul office, ce qui était pour lors une innovation) avait d'ailleurs scandalisé son

père abbé, qui, en apprenant cette nouvelle, avait envisagé d'annuler les études d'André Louf à Rome (p. 181). Néanmoins, le jeune moine «novateur» est élu abbé, et il le restera jusqu'en 1997. Depuis lors, il vit dans la solitude près du monastère des bénédictines de Simiane-Collongue, en Provence.

André Louf a publié plusieurs livres sur la vie contemplative, tant en français qu'en néerlandais (sa langue maternelle). Deux mots-clefs reviennent coup sur coup dans les titres de ses œuvres: «prière» et «grâce». Pour lui, néanmoins, ces mots ne sont pas des concepts abstraits. Ils sont nés de son expérience comme abbé, de son désir de guider spirituellement ses moines, de son vif intérêt pour les Pères grecs, et, tout particulièrement, pour les sources écrites de la tradition monastique orientale des premiers siècles après Jésus-Christ. Les propos d'André Louf sont parsemés de citations provenant des apophtegmes des Pères du Désert, de Jean Cassien (qui introduisit le monachisme oriental en Occident), et surtout d'Isaac le Syrien, un moine du



L'abbaye trappiste du mont des Cats (Photo L. Monier).

fin fond de l'Irak (VII^e-VIII^e siècles). Mais on y retrouve aussi diverses références à «Ruusbroec l'Admirable», le mystique flamand du XIV^e siècle, originaire de Bruxelles, dont André Louf a déjà traduit diverses œuvres en français (Éditions de Bellefontaine). En réutilisant ces diverses sources chrétiennes et en les appliquant à l'expérience concrète du moine (et d'ailleurs de tout individu) qui est à la recherche d'intériorisation, du «Dieu» qui se trouve «au-dedans» de chaque croyant, comme l'affirme André Louf à plusieurs reprises, il offre un témoignage dense, profond, enrichissant de sa foi, qui d'ailleurs est plutôt le témoignage d'une recherche de soi, d'un «moi», vrai, authentique, dépouillé de tous faux-semblants.

Pour André Louf, la vie contemplative vise à débarrasser le contemplatif de ses «diversions» et «distractions» (dans le sens pascalien), et à faire face à ce qu'il nomme le «brisement de cœur», une crise psychologique dure mais inévitable, car elle fait «mourir» l'homme ancien, et le fait renaître comme un homme nouveau, dont la vie est

empreinte de la source de toute vie. Face aux questions de Stéphane Delberghe, André Louf se montre tour à tour historien (expliquant telle ou telle coutume monastique, précisant telle ou telle étymologie, définition ou évolution d'un vœu monastique), psychologue nuancé, prudent. Dans un des derniers chapitres, il s'avère qu'il a lui-même, en suivant la tradition contemplative, biblique et cistercienne de saint Bernard de Clairvaux, «goûté» au fruit de la contemplation. Mais, tout en racontant son expérience contemplative, André Louf s'empresse de citer la phrase célèbre de Bernard de Clairvaux: *rara hora, parva mora* (que l'on pourrait traduire comme: «rars sont les moments - où l'on ressent ce «Dieu» intérieur - et ils sont de courte, trop courte durée!«).

La plus grande partie des entretiens est consacrée aux thèmes chers à André Louf: à la sécheresse et à l'aridité qui succèdent à l'expérience contemplative, au «brisement de cœur» qui la précède, et à la grâce qui l'accompagne et la couronne, et qui forme en quelque sorte la toile de fond sur laquelle se dessinent les aspirations, les trébuchements, les erreurs, les courts moments de sérénité et de paix intérieure dont jouit le contemplatif. Souvent André Louf s'en réfère à l'image du Christ à Gethsémani: abandonné par ses amis, seul à seul avec son angoisse, n'ayant plus aucun «moi» ou «surmoi» auquel se rattacher, le Christ doit avancer plus avant dans l'obscurité, avoir une confiance absolue en Dieu, et s'abandonner, aveuglément, dans cette confiance. Ce n'est que là, une fois que ces conditions ont été remplies, que la grâce peut œuvrer librement. Mais cette même grâce, aux yeux d'André Louf, est en quelque sorte corrélative au degré de «brisement de cœur» du contemplatif: «Il y a bien combat, mais ce n'est jamais l'homme qui en sort vainqueur. Le vainqueur, c'est toujours Dieu qui visite l'homme avec sa grâce, au moment précis où les efforts de celui-ci s'épuisent» (p. 152).

Le livre foisonne d'informations complémentaires sur les racines cisterciennes des trappistes, et de petites anecdotes, dont celle de la

visite d'André Louf aux moines orthodoxes. En compagnie de deux moines du mont des Cats, Louf recherche le père Kharambalos, maître spirituel réputé, abbé d'une petite communauté de moines orthodoxes «hésychastes» établis sur le mont Athos. Ces moines pratiquent la «prière de Jésus», en répétant la simple imprécation: «Jésus, aie pitié de nous!» chaque jour de minuit à six heures du matin. En arrivant au monastère, deux moines jardiniers signalent que le père Kharambalos est parti; déconcertés, les moines occidentaux rebroussement chemin, mais les deux jardiniers les abordent à leur tour, en leur demandant, entre autres, si, quand ils prient, ils aperçoivent une «lumière». «Non», avoue A. Louf. Il s'ensuit une conversation chaleureuse. Les jardiniers invitent leurs hôtes dans le monastère, leur servent un plat, leur versent un verre d'*ouzo* - et, alors qu'au début les deux jardiniers paraissaient soupçonneux, voire hostiles, face à ces Occidentaux qu'ils considéraient probablement comme «hérétiques», l'ambiance devient fraternelle. Après quelques heures, lorsque André Louf et ses confrères s'inquiètent de l'absence prolongée du père Kharambalos, l'un des jardiniers leur dit simplement: «Ne cherchez plus. C'est moi, Kharambalos, l'abbé de ce monastère» (pp. 167-168).

Anecdote plaisante, édifiante, instructive, certes, mais surtout: anecdote à l'image de ce livre. En effet, ces entretiens s'adressent, à travers leur imagerie et leur message chrétiens, et grâce à l'érudition, la sagesse, l'intégrité, la densité, la justesse d'expression dont ils font preuve, à toute personne recherchant cette intériorisation dont parle André Louf, tout en acceptant la forme sous laquelle elle se présente. Ou, comme André Louf l'affirme lui-même, en cherchant le sens profond de sa rencontre avec le père Kharambalos: «L'un comme l'autre, avant de nous «reconnaître» mutuellement, nous avions à dépasser le voile imaginaire qui obstruait notre regard» (p. 168).

Boris Todoroff

ANDRÉ LOUF, *A la grâce de Dieu. Entretiens avec Stéphane Delberghe*, Éditions Fidélité, Namur, 2002, 189 p.